

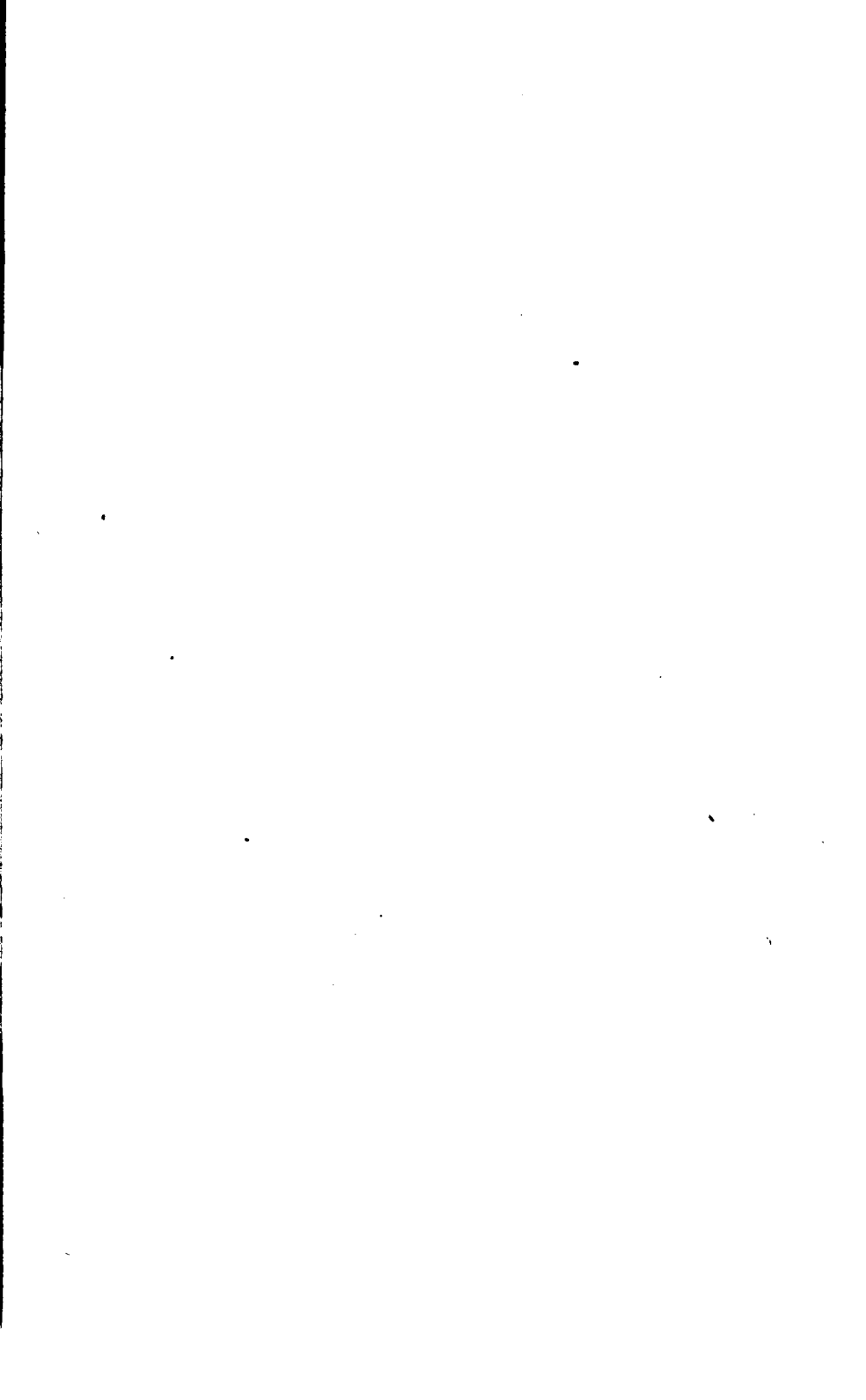
Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

REVUE SUISSE.



REVUE SUISSE.

TOME TROISIEME.

LAUSANNE,
LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX.

—
1840.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

LES
TROUBADOURS OU MINNESÆNGER
SUISSES.

ESQUISSES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES,

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA SUISSE

DU

DOUZIÈME AU QUATORZIÈME SIÈCLE.

PAR

Alexandre Vaguet, de Fribourg,

PROFESSEUR D'HISTOIRE ET MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA SUISSE
ROMANDE.

I.

LES TROUBADOURS.

In wilden Dornen sind's die Rosen zart.
Au sein des buissons sauvages combien douces
sont les roses !

L'épée, la croix, une rose, toute la poésie du moyen âge est là !
Emblèmes des trois passions de l'époque et comme pour ainsi dire
les âmes du moyen-âge, la foi, la guerre, l'amour, ne retenant
que ce qu'elles ont de pur, de suave, de poli, de poétique, s'u-
nissent en un idéal qui transporte et font de l'Europe entière du
11^{me} au 14^{me} siècle comme une terre enchantée pleine de chants

et d'harmonie. L'ardente foi combat pour le Christ en Palestine et construit ces merveilleuses maisons de Dieu qu'on nomme des cathédrales. L'amour, c'est le culte de la Velleda humanisée des Castels et des tournois ! La guerre, c'est la vie agitée du chevalier bardé de fer ; elle vole de clocher à clocher quand cesse un instant la lutte nationale des frontières ; mais le Chevalier qui prie, aime et guerroye, veut chanter sa religion, ses périls et ses amours. La Poésie c'est sa quatrième passion. Sa lyre la symbolise, la lyre compagne inséparable du chevalier, qui embellit ses joies, endort ses douleurs, et avec laquelle il s'en allait disant

Mon bras à la patrie,
 Mon cœur à mon amie,
 Mourir pour Dieu, pour l'honneur et l'amour,
 C'est le devoir du vaillant troubadour

Nommé troubadour aux bords de la Garonne, de la Loire

Dans ce beau pays de Provence
 Doux berceau de la gaie science !

Le chevalier poète aura nom trouvère aux rives de la Seine, minstrel près de la Clyde et de la Tweed, trobador derrière les Pyrénées, et minnesänger ou chanteur d'amour dans les campagnes rhénanes ¹.

Mais tous ces chanteurs différents de noms, de langue même, ne forment à vrai dire qu'une même famille de poètes, s'inspirant des mêmes passions. Seulement la poésie du Troubadour provençal était plus vive, plus musicale, plus imagée et plus vraiment lyrique, avec cela moqueuse, satirique ; celle du trouvère plus malicieuse qu'amère, plus bourgeoise, prosaïque, française en un mot ² ; le chant du Menestrel avait des accens sauvages ; la naïveté et l'aménité du cœur, la profondeur du sentiment, la hardiesse, la

¹ *Herzog, Geschichte der deutschen Litteratur.* Jena 1831. Monsieur Herzog de Münster, canton de Lucerne, Prof. de belles lettres à Jena et actuellement prof. d'Économie politique et de Droit à Berne, ancien élève de Troxler.

² Tissor, leçons et modèles de littérature française ancienne et moderne. Paris, 1836, préface du II^e vol.

grandeur caractérisaient le Minne-sänger³. Les uns de ces chanteurs se croisent avec les Richard Cœur-de-lion, les Frédéric II, les Philippe Auguste. D'autres préférèrent au périlleux bonheur de la croisade la joyeuse tournée des manoirs d'alentour, les chaînes d'or des tournois, les couronnes des palinods et combats poétiques, comme ceux de la Wartbourg⁴ en Thuringe ou de Caen en Normandie, ou même plus simplement les chapels de rose, les puys, les gieux sous l'ormel et les caravanes champêtres du mois de mai; car écoutez un chroniqueur de la vieille Allemagne exhumé par le romantique Görres de la poussière du 14^me siècle: « Quand Mai de sa » vigueur native pousse hors de la terre aride, herbe touffue et flo- » raison parfumée, que tout dans la nature revêt nouvelle parure, » charmant était de voir damoiseaux et damoiselles, deux à deux, les » bras entrelacés, suivis de leurs gens, pèleriner, dans le frais bois, » vers la source vive. Tout auprès de la fontaine, on dressait sous » les ombrages, tentes d'argent et d'azur. On y oyait douces chan- » sonnettes et sons de violons entraînant ou de harpes amoureuses. » On y courait, dansait, sautait, luttait, chassait. — » Dans les chants des chevaliers poètes, l'amour tenait la première place. De là le nom de Chantres d'amour, Minne-sänger, donné à ceux d'outre Rhin. Cette poésie, fille du cœur et des loisirs, disait tour à tour les délices de la passion et ses pleurs, les faveurs ou les dédains de la bien-aimée, l'espérance ou la mélancolie d'une âme sensible, les tourmens de l'adieu, l'ivresse du revoir. Aux peintures du cœur, elle mêlait celles de la nature et des saisons. Elle aimait surtout le gai printemps avec le bleu du ciel, le vert des campagnes, des arbres, des eaux, l'or du soleil, blanc à son aurore, rayonnant à midi et pourpre-feu au crépuscule. Elle peignait avec délices l'été brûlant, ses forêts fraîches et son tilleul embaumé aux rondes du soir mêlées de bourgeois, de nobles et de paysans; l'automne grisâtre avec ses vins écumeux, sa bise piquante; mais rarement le cruel et sombre hiver. D'une note plus élevée la poésie d'amour

³ Minne, amour dans le vieil allemand.

⁴ A Wartbourg eut lieu en 1197 une lutte poétique entre les 6 Minnesänger les plus renommés de l'Allemagne dont les uns célébraient le duc Léopold d'Autriche et les autres le Landgrave Hermann de Thuringe.

célébraient la patrie, exaltaient les héros et les maîtres de la lyre, appelait aux armes le tiède fiancé de la croix. D'un cri tour à tour pieusement attendri, ou déchirant de repentir, elle élançait au ciel l'aspiration de l'âme chrétienne ou l'angoisse du remords. Energique et remplie de feu, la poésie du Chevalier se ruait au combat et multipliait les mourans. Mais ses inspirations les plus sublimes avaient pour objet Jésus, le plus doux des hommes, et Marie, mère du Sauveur, type de l'amour pur. Les *Minne-sänger* surtout vouaient à ces deux figures célestes un culte plein de magnificence et d'amour. Une corde aussi, dans ces lyres délicates et harmonieuses, vibrait l'ironie audacieuse et la satire amère. Ironie aux forts, aux puissans, à la tiare, au globe impérial!

Les formes variaient pour cette poésie ainsi que pour les noms. Le sirvente était moqueur, la ballade ou complainte gémissante, la nouvelle libertine, la pastorelle naïve, la ronde trépignante, la chanson animée, la fable narquoise ainsi que le conte, le sonnet élevé, les tençons alternatifs, les descords étudiés, le lai populaire. Presque toutes ces formes de la poésie des provençaux se trouvaient chez les *Minnesänger* qui inventèrent pourtant quelques formes et quelques dénominations nouvelles.

Comme on le voit, la poésie de cet âge est essentiellement lyrique; elle eut cependant des épopées dont les héros rivalisaient avec les demi-dieux du Péloponèse en proportions colossales et en attributs surhumains. Ainsi chez tous les peuples Charlemagne et ses paladins, le roi Arthur et les preux de la table ronde; plus tard le Cid chez les Castellans; chez les allemands Godefroi de Bouillon; les chefs de clans écossais, Douglas et Percy. On connaît le poème monumental des *Nibelungen* avec ses hautes figures de Huns et de Bourgondes.

Dans la poésie des Troubadours ne cherchez pas la pureté classique, ni une perfection qui n'appartient qu'aux siècles avancés. Schlegel a appelé le moyen âge « le printemps de la poésie parmi toutes les nations de l'Occident. » Il a dit aussi : la plante doit précéder la fleur et celle-ci le fruit. La poésie du troubadour est en effet le plus souvent illétrée, mais tendre, naïve, spontanée, et jaillit de l'âme sans effort comme par un don de Dieu. Née en plein air et n'exprimant que des émotions senties, elle a je ne sais

quelle grâce, quelle énergie native que ne saurait avoir la poésie de cabinet.

Par son intime union à la vie chevaleresque et réelle de nos pères, elle est une source abondante de données pour leur histoire domestique et publique, comme un vivant et curieux specimen de leur langage : grâce à cette poésie nous nous asseyons presque à leurs foyers.

Quant à la vie des Troubadours, les moines des îles d'Hières, Carmentière qui vivoit au douzième siècle, et Cibo de Gènes, du quatorzième siècle, nous en apprennent peu de chose dans leurs biographies. Cette lacune est surtout sensible pour les troubadours allemands ^a. A grand peine rencontre-t-on ça et là clair-semés dans leurs vers ou dans les chroniques contemporaines quelque trait personnel, parfois un petit bout d'aventure qui révèlent l'homme dans le poète. Ainsi pour les troubadours Suisses, dont les chants recueillis par le Zuricois Manesse nous ont fourni en grande partie les esquisses biographiques qui suivent.

LES MINNE - SÆNGER SUISSES.

Voici un pays poétique où le Ciel fit naître les troubadours en foule. Est-il une gracieuse prairie entre le Rhin et la Limmat qui n'ait son chantre d'Amour et de Mai ?

BODMER.

Au milieu des riantes campagnes de la Souabe s'élevait le château patrimonial des Hohenstauffen. Cette dynastie, tout le temps qu'elle occupa le trône impérial, du 11^e à la fin du treizième siècle, aima et favorisa la poésie. Les plus illustres princes même de cette race, Henri VI, Conrad IV, Frédéric I Barberousse, Frédéric II passaient pour manier la lyre comme l'épée. » Des Schwertes Meister wie

^a SISMONDI. Littér. du Midi de l'Europe. .

^b BODMER, le célèbre réformateur de la littérature allemande avec BREITINGER. Voici les vers de Bodmer.

Hier ist ein poetisches Land, das die Gabe vom Himmel empfangen,
Dichter in seinem Schosse zu erziehen.

Kein anmuthig Gefild liegt zwischen Rhein und dem Limmat,
Wo nicht ein Dichter die Minne und den Mai sang.

des Gesanges. » Sous leurs auspices fleurit le Minne-Sang. Les plus grands seigneurs de l'Allemagne, les prélats, les chevaliers rimèrent à l'envi :

Nobles hymnes de guerre
Doulces chansons d'amour !

De la Baltique au golfe de Venise, du Brabant au lac de Neuchâtel retentissaient les chants de plus de 500 Minne-Sänger ou Chevaliers-Poètes-Souabes ⁶. On leur donnait ce dernier nom parce que le langage dont ils se servaient était le dialecte souabe préféré alors au franconien ; il était riche en rimes, merveilleusement propre à la composition des mots et d'une douceur ionienne dans ses intonations et ses consonnances ! Hebel les a reproduites de nos jours, vous savez avec quel bonheur, dans ses petits poèmes allemands.

Parmi les dix nations de la vieille Allemagne, deux surtout, dit Herder ⁷, cultivèrent avec amour et avec gloire la Poésie chevaleresque : les Souabes et les Suisses ⁸. La Suisse plus que toute autre partie de l'Allemagne est favorisée d'une belle et grandiose nature.

A cette époque presque chaque colline y portait un manoir, et on n'y comptait pas moins de 50 comtes souverains, 150 barons, 4000 nobles. On y voyait fleurir cette abbaye de St. Gall illustre entre les monastères par la culture de la science et des beaux-arts. Les Hohenstauffen affectionnaient particulièrement et honoraient de leurs libéralités ce coin de pays qui s'étend entre la Steinach, la Sitter, la Thur et le confluent du Rhin et du lac de Constance ! Ils y trouvèrent aussi les champions les plus dévoués à leur cause dans la fameuse querelle des Guelfes et des Ghibellins. — Eh bien, cet endroit fut peut-être le berceau du Minne-Sang ⁹ ! Au moins est-

⁶ VARNHAGEN VON ENSE. dont la Collection publiée tout récemment renferme plus de 200 poètes.

⁷ HERDER Volkspoësie.

⁸ Les Suisses ne formaient point un peuple à part. Mais Herder les considère comme les aïeux des Suisses de 1300.

⁹ Voir le poète UHLAND, dans sa vie du Minnesänger Vogelweide, et WACKERNAGEL, dans son Opuscule sur les services rendus par les Suisses, à la littérature allemande. Verdienste der Schweizer um die deutsche Litteratur.

il certain que l'une des formes les plus gracieuses de la poésie du moyen âge, la leiche ou poésie religieuse élégiaque prit naissance en suisse dans les cloîtres d'Engelberg et de Muri, et que là aussi fleurirent les chantes les plus renommés en ce genre ⁴⁰.

Les demeures des troubadours suisses commençaient avec les mille manoirs de la Suisse féodale, dès les Alpes rhétiques les plus reculées. Non loin de Sargans et de Werdenberg, sur une colline qui domine la vallée des bergers (Schäfersberg), s'élevait le château aujourd'hui en ruines de Hohen-Sax (haute-roche). Là au 15^{me} siècle deux frères cultivaient la poésie d'amour, Henri et Eberhard de Sax. Ils étaient les ancêtres de ces de Sax qui jurèrent la liberté grisonne sous le tilleul de Trons, et de ces autres Hohen-Sax de la bataille de Cappel et des guerres d'Italie. Pendant qu'Henri célébrait sur sa lyre les femmes jolies et bien atournées, qu'il priait tendrement de lui ouvrir la porte du bonheur, le grave et pieux Eberhard, moine de l'ordre de St. Dominique, se livrait à la contemplation des choses célestes et son vers religieux d'une mélodie intime et mélancolique s'élevait en hymne brûlante vers la mère du Sauveur ⁴¹!

« Fleur éclatante de pudeur, Marie ! comment te glorifier par un chant ? toile prodige de l'univers, que célèbrent le Ciel et la terre ! Enflammé de l'Esprit divin, ton corps resplendit de beauté ! le véritable soleil t'a illuminée de ses rayons ! Et de toi vient la lumière qui nous a éclairés ! O Marie ! immense est ta paix ! Car Dieu n'a rien oublié en toi ! Il t'a pénétrée et remplie de sa haute Majesté !

« O mère du plus bel amour ! Dans les ténèbres notre étoile ! Brû-

⁴⁰ Wackernagel.

⁴¹ Cette traduction et celles qui suivront sont en général littérales. Mais la douceur de l'original, le parfum intime de cette poésie musicale et pleine de voyelles, riche en épithètes énergiques, pittoresques et gracieuses, nous échappe presque toujours, c'est pourquoi nous nous permettrons de citer en notes quelques vers originaux.

La leiche. Voir WACKERNAGEL dans son opuscule cité :

Fais entendre à mes sens de douces paroles, ô reine du Ciel, que je puisse louer le père, le fils, le St-Esprit... à la bouche de Dieu même tes mamelles ont porté la vie ! laisse-moi m'agenouiller devant toi, quand se prononce ton nom.

le, consume mes sens du feu de l'amour réel ! Que mon âme se purifie et qu'elle se confonde en son Dieu ! Si j'ai jamais pu nourrir d'autres pensées, voile-les, oh ! ma bonne Dame ! Aie pitié de moi à toute heure ! Car tu as trouvé grâce, toi, et ton amour fécond en vertus a vaincu la colère de Dieu ⁴² ! »

Moins élevé, mais moral et rempli de préceptes utiles, était le vers du sire Rodolphe de Hohen-Ems, vassal de Montfort et proche voisin des sires de Rhœzüns. Il disait la légende de Barlaam et de Josaphat, où les maximes chrétiennes se couvrent du voile ingénieux de la fiction. Un homme fuyait une licorne qui le poursuivait avec un cri effrayant ! Mais dans sa fuite il tomba dans un précipice ; heureusement sous sa main se trouve un arbre auquel il se cramponne ⁴³. Sous lui le terrain était mouvant et à peine recouvert d'une herbe clair-scmée. Dans le souci de ce danger il voit venir deux souris ⁴⁴ qui se mettent à ronger l'arbre à sa racine, l'une blanche, l'autre noire : l'arbre allait se déracinant. — Le regard de l'homme cherche son salut dans la vallée, au loin sous l'arbre. Un Dragon ⁴⁵ y attend sur sa chute, les yeux et l'haleine enflammés, la gueule béant d'horribles flammes comme d'une ardente fournaise. Il s'agitait d'impatience pour le dévorer. L'homme

⁴² Meister der vil schonen Minne
in der vinster lutherinne
Zünde, enbrenne meine Sinne
in der waren minne - gluot.

COLLECTION MANESSÉ.

⁴³ In dem valle ergreif sin hant
eim böumelin ; da hanc er an . . .

⁴⁴ Do kamen zwo miuse sà
einin was swarz , dui ander wiz.

Altddeutsches Lesebuch von WILHELM WACKERNAGEL.
Basel. 1835. 4. Theil.

⁴⁵ Die Ougen und der aten sin
wären beidiu fiürin ;
er tet wite uf den Munt ;
dò dranc das fiur sà zertunt
mit grosser flamme der sich vleiz
als uz einem ovene heiz
uz sinem witen Munde.

devait perdre l'envie de se réjouir. Il se résout à descendre néanmoins sur le sol mouvant. Quatre serpents en surgissent. Dans ce danger mortel, il voit, d'une branche de l'arbre, couler du miel en gouttelettes légères. Il accourt sous la branche oubliant tous ses maux et les reçoit en les savourant dans sa bouche ! Qu'est ce précipice, disait, en expliquant l'allégorie, le vieillard Barlaam à Josaphat, si ce n'est le monde ? Qu'est la licorne sinon la mort pleine d'anxiété et ôtant à l'homme toute hardiesse ? Qu'est le petit arbre, sinon la vie ? — Les souris rongeuses, le jour lumineux et la nuit ténébreuse ; le Dragon, le diable ou l'enfer ; la terre mouvante, les quatre éléments ? Les serpents, les vices de l'homme. Et les gouttelettes de miel que sont-elles autre chose que les vains plaisirs de ce monde faisant oublier aux humains toutes leurs peines ? Le tout est l'image de la vie que ces peintures t'apprennent à connaître. Merci, fit alors le doux Josaphat à Barlaam, merci à ta bouche pleine de sagesse ! Puisses-tu toujours être heureux et content ; tes fables sont si instructives. Dis-m'en encore, je t'en prie ; que je sache comment vivre en ce monde, quels amis je dois rechercher et lesquels fuir ?

Du ton didactique, *Hoben - Ems* s'élevait à l'épique. Il chanta Guillaume d'Orléans à la prière de sa muse Dame Aventure ! — Es-tu bien elle ? — Oui. — Pour te chanter tu eusses pu choisir des maîtres plus dignes, et il cite avec complaisance les poètes renommés de son temps et leurs poèmes. Mais dame Aventure le contraint à la chanter. Ainsi commence la fable de Guillaume d'Orléans ; et ce poème a obtenu de nos jours les suffrages de Jean de Müller et d'autres littérateurs éminents.

Qui dira les noms de tous les glorieux chanteurs de la Thurgovie et de St. Gall ? Ici c'était Henri de Rugge, là Walter de Klingen, plus loin Blicher de Steinach ; ici encore Zazichoven, Jacques de Wärt, Schenk de Winterstetten, Dittmar d'Ast, les sires de Rifenberg et de Sonnenberg, Conrad d'Attstetten, le comte de Toggenburg, l'écuyer tranchant de l'abbé de St. Gall, sire de Singenberg et une foule d'autres Minne-sänger qui faisaient de ces lieux la terre classique du Minne-sang. Dans la Thurgovie et le voisinage de St. Gall les manoirs des poètes se rapprochaient tellement de colline en colline, qu'ils eussent pu s'entendre et se répondre.

Une lieue au-dessus de Frauenfeld, le château de Sonnenberg se dessine fièrement sur la pointe méridionale de l'Immenberg, au sein d'un romantique et hautain paysage. La harpe y résonnait sous la main guerrière du chevalier Henri de Sonnenberg, chanteur de ses propres aventures. Il disait ses courses dans la Bohême et ses combats avec les féroces hongrois. Mais entraîné par un élan sublime, il volait aux cieux comme Eberhard de Sax et le cantique à l'Éternel jaillissait de l'instrument d'or ⁴⁶.

» Dieu sans commencement ni fin — roi tout-puissant né d'une servante, qui commande à toutes les légions angéliques — nul mortel ne peut te louer, aucune science te comprendre. — De la hauteur incommensurable, tu es comme le sommet, ô Seigneur ! De la profondeur immense, tu es le seul fond, ô mon Dieu ! Esprit que nul esprit ne pénètre, de l'Univers ciment éternel ! »

L'âme croyante du noble chanteur se complaisait dans cet enthousiasme de l'infini. Mais au penser de la décadence de l'art et des mœurs chevaleresques, sa poésie s'attriste et tourne à la satire :

» J'aime beaux chants et beaux contes. Je chanterais avec plaisir chansons d'amour et de Mai ! l'amour avec tant de peine dit adieu à l'amour ! — Amant des femmes j'aimerais à les célébrer, et plus encore. Mais on m'en fait perdre le goût. Chant joyeux et bonne discipline pèsent aux damoiseaux. Mieux leur va, près du bocal, d'insulter aux femmes. »

Vis-à-vis le castel de Sonnenberg, dans le manoir, aujourd'hui presque ignoré, de la Murg, chantait le troubadour de Wenge. Le vers mystérieux de ce poète enthousiaste exaltait un astre nouveau, un autre Marcellus, peut-être Conradin, le dernier des Hohenstauffen, si brillant à son aurore.

» Une nouvelle lune nous a paru belle et majestueuse. Son lever a appauvri maint homme opulent. Mais les délices qu'il répand relèvent notre courage et annoncent au pays bonheur et gloire. »

Conradin lui-même dans les années de l'espérance composait dans le château thurgovien d'Arbon, ses essais de poésie souabe ; à ses côtés son chambellan Volkmar et le sire de Rifenberg, noble du

⁴⁶ Die Schweiz in ihren Ritterburgen. Articles de Henne, de Burgener, de Lutz, etc.

voisinage chantaient l'amour et les plaisirs. Rumelent leur contemporain les a célébrés tous trois : « leurs corps mourront , leur gloire est immortelle. »

Au pied occidental de l'Immenberg, le manoir de Zazichoven était la résidence d'un chanteur vanté par Hohen-Ems dans son Guillaume d'Orléans : le sire Ulrich de Zazichoven. Ce troubadour célébrait dans ses chants le héros Lancelot du lac , d'après la fable romane.

Il avait entendu cette fable pour la première fois quand Richard Cœur-de-lion tomba entre les mains de Léopold VII duc d'Autriche. Le sire de Morville, otage de Richard à la cour de Vienne, lui fit connaître ce poème. « Oh ! accordez pour la lyre et pour le cœur des Germains, les sons et les paroles de la lyre étrangère, » avaient dit les jeunes seigneurs rangés autour d'Ulrich de Zazichoven ! — « Et je chantai ; mais mon but ne fut ni or, ni gloire, mais d'obtenir l'estime de quelques hommes de bien. Qui brigue d'autres faveurs commet une faiblesse. La nuit lui dérobe tout haut fait, et il demeure cher à lui seul, sans frère d'harmonie. Mais vous, qu'émeut gloire, honneur, pour vous retentit mon noble chant. J'aspire à votre hommage. Quand vous me prêtez l'oreille, mon cœur frémit de joie comme à l'haleine printanière. Vous enflammez mes désirs et me payez le doux salaire des nuits passées dans les veilles. »

Puis, ayant achevé de chanter les vertus de Lancelot et de son Iblis, il clot ainsi son poème :

«Reposez-vous doucement ! J'ai chanté votre gloire avec délices ! Elle ne s'éteindra point tant que vivront honneur et héroïsme. Mon chant ne succombera point à la lâcheté. Que celui que j'ai exalté m'accorde sa faveur ! J'irai plus haut alors, sa faveur me verse la joie au cœur ! Que je lui sois ce qu'il m'est à moi-même ! Oh ! priez Lancelot qu'il me sourie, vous qui écoutez mon chant héroïque ! Et Dieu vous comble de bonheur et de plaisirs. C'est le vœu d'Ulrich qui pince de la harpe ! » —

Sur une arête de montagne, s'allongeant vers le Hornliberg, limite du pays de la Thur, s'élève découronnée et solitaire la tour de Tanneck haute de 60 pieds. On y distingue encore quelques marches dans le mur. Là coulait des jours tour à tour gais et né-

buleux le renommé Minne-sänger Henri de Rugge. Connaissant le prix de la vertu, il disait bien : « qu'entre les belles le prix soit à la sage. Mais vaincu par les charmes de la beauté, sa morale ne tardait pas à devenir plus accommodante. « Quand vous êtes près des belles, ne demandez pas, sont-elles sages ? Qu'elles nous plaisent et tout est bien alors ! » Bientôt il sent les peines d'amour. « Que n'ai-je un cœur plus dur ! Je souffre tant, et la mort me serait légère plus que la prison où je me lamente. » D'autres fois le chanteur déplore le peu de gaieté du monde et les ennuis que se causent les hommes. « Le monde va périr de dégoûts. Grande merveille est advenue. Pour deux qui se réjouissent quatre qui s'en moquent. » Dans la douleur, Henri de Rugge tourne ses désirs vers une autre patrie : « Dieu a voulu mourir pour nous ! tout mon corps est à lui ! Une mort s'approche de moi, qui ne m'est dure ni cruelle ! »

A deux lieues de Constance, non loin de la Thur et du Bodensee apparaît, entouré de ravins profonds et de sombres sapins le Castel de Klingen. En 1250 il était la demeure d'un Troubadour dévoué au culte des Dames. Il y a de l'âme dans ce chant : « Des femmes seules vient le sentiment de joie le plus élevé qui puisse inonder la poitrine de l'homme. Rien comme l'amour pur de la femme ne console dans les peines. L'amour des femmes adoucit le sang et inspire un riant courage. Oh ! l'amour d'une femme honnête vaut mieux que de l'or ! » — Un doux sentiment du lieu natal respire dans ce passage : « Elles n'ont point eu de chanfre, ces vallées rhénanes, où retentit mainte voix d'homme, vibrant au cœur par l'oreille, des accens pleins de mélancolie. »

Sur les rives du Bodensee, plus haut que le village de ce nom, dans la tour grisâtre de Steinach poétisait ⁴⁷ un des plus célèbres

⁴⁷ Poétiser, en ce sens, est une hardiesse que nous avons cru pouvoir nous permettre pour rendre par un mot l'expression allemande *Dichten*.

Woluf ir kiut
sint fro
so muos
huos
sorgen
sin etc.

BOUTERWECK. *Geschichte der deutschen Poesie und Beredsamkeit*. Göttingen. 1812. V. Band.

chanteurs de la chevalerie teutonique : le sire Blicher de Steinach. Hohen - Ems fait l'éloge de son poème du rideau ! — Ce poème ne nous est point parvenu. Mais sans doute y chantait-il un de ces rideaux ou tapis brillamment peints, brodés d'or et d'argent, représentant des animaux, des combats, des scènes d'amour, des traditions héroïques et dont on ornait aux grands jours les salles des festins. L'amour peut-être le lui avait rendu précieux ! — Blicher déploya d'ailleurs dans son Rideau tant d'esprit et de grâce , que le Minnesänger Godefroi de Strasbourg , l'un des maîtres de la Lyre , en fit ce singulier éloge : « Les fées semblent avoir broyé les couleurs de ce poème ! Les sentences y vont au but comme des couteaux lancés avec adresse , et la parole y prend son vol comme un aigle. » — La saillie ne coûtait pas à ce poète, la saillie germanique s'entend. « Je blesse encore les belles près du Rhin ! Mais le cœur de celle-ci m'est si cruel ! N'importe ! Je l'aime malgré ses dédain plus que Saladin sa ville de Damas ! O ! que l'été passe avec des ailes ; pourvu qu'elle m'aime, l'hiver sera le printemps ? » On croit que le sire de Steinach avait pris la croix dans sa jeunesse et qu'il y fait allusion en nommant Saladin.

Dans les mêmes lieux l'un des auteurs de la Leiche et l'ami fidèle de Berthold de Falkenstein abbé de St. Gall dans ses guerres avec l'évêque de Constance, Schenk de Winterstellen pleurait des amours malheureuses, ou s'abandonnant à l'insouciance, tirait de son violon de joyeux sons pour ses paroles folâtres : « En avant — Sautez, enfants — Soyez gais — Chassez peines et chagrins. — Nous sommes loin des périls ¹⁷¹ ! — Là encore dans une poésie couleur de rose, le noble Jacques de Wart décrivait le printemps ! « Oh écoutez dans les prairies le doux chant d'alentour ! — Oyez celui du Rossignol ! Voyez aussi dans la campagne ! vers cette forêt gentille !

« Comme elle s'est parée de ses plus beaux atours, de fleurs de toutes les espèces, riant sous la rosée de mai, aux rayons du soleil ! Oui, la saison est belle à voir. » Qui eût prédit alors à Jacques de Wart les infortunes de sa maison un demi siècle plus tard, et le sort de son petit-fils, quand son cousin Rodolph de Wart eut trempé ses mains dans le sang impérial ! Si l'on en croit Jean de

Müller, les poésies de l'aïeul consolèrent alors ce petit fils nommé Jacques comme lui.

Au sein de ses vastes domaines qui du lac de Zurich s'étendaient jusqu'aux plus hautes montagnes de la Rhétie, l'aventureux comte Krafft de Toggenbourg trouvait des moments à donner à la Poésie légère : « Quelqu'un veut-il avoir du plaisir ? qu'il aille sous les verdoyants tilleuls — où à l'ombre du feuillage, se marie la pourpre de l'été — où petit oiseau fait musique — là la gaité du cœur s'élève haut dans les nuages. » Ce doux poète était un terrible seigneur qui avait tué, nouveau Naboth, un de ses gens pour s'emparer de ses biens, et qui finit ses jours d'une manière bien tragique, par suite de ce crime. « En 1270 s'avançant contre le comte de Kibourg avec lequel il avait guerre, le frère du tué, nommé Locher, se tenant à cheval derrière un char de foin, donna la mort au comte Krafft qui passait, et s'enfuit sur sa monture jusqu'au lac, se jeta dans l'eau, s'y blottit sous le feuillage de la rive, jusqu'à la nuit et se mit ensuite en sûreté contre ceux qui le poursuivaient ⁴⁸. » Le voisin et le rival des Toggenbourg, le puissant maréchal de Rapperschwyl chantait l'amour dont « les deux yeux l'inspiraient comme un devin, » et son gendre le comte Werner de Homberg, dans le Sissgau, qui mourut en 1525, célébrait « son amie plus vertueuse que l'archange Michel, à la bouche et aux joues roses, au maintien doux de femme : Dieu n'avait oublié nulle merveille en elle. » — Dans la Suisse centrale, à Rotenbourg, dans le pays qui environne Lucerne, le Minne-sänger Rodolphe de Rotenburg redisait aussi son amie. « Quelle douce chose pour mon cœur, quand un pèlerin étranger, sans y être invité, trouvait à mon amie beauté et noble caractère. Ah ! que Dieu lui donne le bon jour pour moi, en ce jour où je ne le puis moi même ! Ainsi disais-je tous les matins, et vers la nuit je lui donnais le bon soir. Quand je dus la quitter, je faillis m'évanouir ! Elle était assise et me regardait si

⁴⁸ Gestis monasterii sancti Galli. (Küchimeister V^e Chroniqueur en 1300 et digne continuateur des Ratpert (800) E-kard IV (1000) Burckard (1100) C faber (1200).

tendrement. Elle me pria de lui envoyer mes chansons nouvelles. Je lui en enverrai plus de cent ! mais à qui les confier qui les remette en ses blanches mains. — Uri avait son troubadour en Lütold de Seven comme le Haut Valais en Geltar, et l'Unterwald en Rost, prêtre et avoué de l'église de Sarnen : l'amour inspirait ces trois lyres, mais un talent plus sérieux, le chantre Dietrich de Bâle aidait Conrad de Würzbourg à composer son épopée de la Guerre troyenne. Dans l'Argovie chantoit Hesso, de cette famille de Rheinach, dont quatre valeureux chevaliers demeurèrent à Sempach parmi les morts.

L'ami et l'hôte de tous les Minne-sänger était à Zurich le chevalier et sénateur Roger Manesse, d'une famille historique et aïeul de cet autre Roger qui sauva sa patrie au jour de Tättwyl, en 1331. — Les troubadours se réunissaient dans sa maison de la ville, ou dans son château de Manneck situé à une lieue de Zurich, sur les bords du lac, en vue des Alpes majestueuses. Cet homme illustre, aimé des grands et des petits, avec une passion extraordinaire pour le beau, se plaisait à recueillir de leur bouche ou à force de recherches les chants des poètes souabes. Il les copiait de sa main, ornait de vignettes coloriées le recueil de chaque troubadour. Le sujet de ces petites peintures délicates et d'un beau coloris, était tiré du poème même ou faisait allusion à quelque penchant du poète pour la chasse, l'équitation, les tournois, célébrait un brillant fait d'armes, ou un trait qui l'avait rendu cher aux dames. Dans cette occupation, bien douce à qui sait l'apprécier, Roger était aidé par son fils chanoine et premier chantre au Grand-Moûtier de Zurich. Cent quarante Poètes furent par eux sauvés de l'oubli, et la collection Manesse nous gardait un trésor d'images naïves, gracieuses, gaies, ingénieuses, rayonnantes de la vie féodale, nous révélait tout au monde de pensées, de croyances et d'harmonie. Sans le soin des Manesse, nous ne connaîtrions ni les malheurs d'Ida de Toggenburg, cette Geneviève de Brabant de l'Helvétie allemande, ni la fidélité de Conrad, ni les chroniques, légendes et poésies du doux Bernard de Strättlingen, ni l'amour malheureux et si constant d'Hadloub, ni tant d'autres épisodes qui peignent l'Allemagne et la Suisse. Bien plus ! Nous nous méprendrions sur ce passé, dont tout un côté, le côté

riant nous échappait, et le moyen âge tout entier était dans les mystères de M^{me}. Ratchiffe ou dans la Notre Dame de Victor Hugo. ¹⁹

L'amour constant et malheureux de Hadloub ! — Ce Hadloub était un bourgeois de la riche Zurich au commencement du 14^{me} siècle. Aimé des grands pour son talent dans la poésie, il était surtout cher à Roger Manesse. Le poète chanta cet ami dévoué, son goût pour le Minne-sang, et son noble empressement à recueillir les chants des troubadours. » Vous parcourriez le royaume que vous ne trouveriez pas autant de livres que dans cette bibliothèque de Zurich ; vite, où gît un chant on voit courir Manesse. « ²⁰ — Hadloub connaissait tout le prix de la poésie. » Bien né est le cœur qui aime noble chant ! Le chant est si belle chose ; il vient d'un sens si élevé ! Femmes charmantes, et noble amour, ces deux choses inspirent tant de courage ! Que serait la terre, n'étaient les femmes si belles ? D'elles nous vient tant de douceur, elles nous font trouver beaux vers et

¹⁹ Le manuscrit Manesse grand in folio écrit en strophes suivies au nombre de 16,000, et de deux mains diverses, avec une feuille de taffetas devant chaque vignette fut découvert dans la Bibliothèque royale de Paris par Bodmer et Breitinger de Zurich. L'illustre historien d'Alsace, Schöpfelin, obtint du roi la faveur pour ces deux hommes éminens d'étudier le manuscrit à Zurich, où le leur remit un envoyé de S. M. La bibliothèque royale possédait ce précieux in folio depuis la guerre de trente ans et le pillage par l'armée française de la Bibliothèque de Heidelberg. Celle-ci à son tour le tenait de l'Electeur de Bavière Frédéric V qui, sur le rapport d'un érudit nommé Freher, l'avait fait venir du Château de Saxe Forsteck, où les savants suisses (Goldast de Bischoffzell, Schobinger, Stück de Zurich) qui en avaient fait des extraits essayèrent vainement de le retenir. — Un noble de Sax, était au service de l'Electeur. On n'a aucune donnée intérieure sur l'histoire de ce manuscrit pendant les deux ou trois siècles qui suivirent sa Composition par Roger Manesse.

²⁰

Wâ vund man sament sô manig liet ?

Man vunde ir niet im künigriche

als in Zurich in buochen Stât :

Des prüeft man dick dâ meister sang,

und wisse er wâ guot sang noch wære

er wurb endelich dar nâ

sin sun der kuster treibzouch, dar etc.

Altdeutsches Lesebuch.

murmurer doux sons qui ont tant d'empire sur nos âmes²¹ ! Et pourtant ces femmes dont il fait l'éloge avec tant d'enthousiasme avaient été bien cruelles au pauvre Hadloub. Une demoiselle de haut parage pour laquelle il avait conçu une passion qui ne finit qu'avec sa vie, accabla le bourgeois poète de son indifférence et de ses dédains. La douleur remplit l'âme de Hadloub et sa lyre n'exhala plus que des accens mélancoliques.

Mais quel drame tendre, naïf, passionné forment ses chants plaintifs ! Quelle peinture vraie de l'amour dévoué ! Quel sacrifice de l'amour propre à l'objet aimé qui dédaigne ! Peut-il y avoir tant de résignation et de persévérance dans un attachement sans espoir ? L'amour de Hadloub, c'est l'amour beau, grand, sublime, délicat, qui fait rire, qui fait pleurer tour à tour ceux qui en connaissent les tourmens et les charmes. Quelle pitié profonde il excite dans les âmes malheureuses par l'amour ! Ecoutez plutôt Hadloub lui-même : ses préludes sont assez doux ! C'est une âme belle et aimante qui répand sa beauté et son amour dans la nature environnante. Puis cette âme se recueille ; le souvenir la déchire et ses larmes coulent avec des paroles qui émeuvent d'autant plus qu'on devine une douleur sentie bien plus grande que la douleur exprimée.

« Les oiseaux étaient en grand souci ; l'hiver durait encore brumeux et froid, et les matinées étaient fraîches, la forêt blanche de neige²². Les oiseaux allaient abandonner leurs vertes demeures. Mais ils ont vu venir un ciel serein. Ils ont vu les fleurs sourire à l'approche de mai qui égaie tous les cœurs²³. »

« Qui sort le matin entend d'agréables murmures et voit une charmante couleur parer les campagnes. Tout est fleurs et roses rouges. Et cependant je dois souffrir, ma bien aimée fait mourir mes joies.

²¹ Sang ist ein sô gar edlez gut.
dur frôwen dar dur édil minne,
von dien zwein kumt so hôher muot.
Was wære die Welt, wärn wib nicht sô schône ?

Altdeutsches Lesebuch.

²² in snewe stuont so gar der walt.

²³ die Bluomen lachent gegen den Meien.

Je soupire du fond de mon cœur, car partout je porte ma peine, je la vois toujours si heureuse et ne se soucier de moi. Ah ! si quelqu'un pouvait mourir de douleur, depuis longtemps je serais mort ²⁴. »

« Je la sers depuis mon enfance ! Oh ! les années m'ont été si pénibles. Jamais une pensée pour moi. Déguisé en pèlerin, je la suivis secrètement allant à Matines, et j'attachai à sa robe une lettre plaintive d'amour, avant le jour qu'elle ne me connut pas ²⁵. »

« Je craignais qu'elle ne pensât : cet homme est-il fou qu'il s'approche ainsi de moi ? Je ne crois pas qu'elle me remarquât, au moins elle n'en dit mot, peut-être crut elle de son honneur d'agir ainsi. Elle prit la lettre et la mit dans sa manche. »

« Ce qu'elle fit ensuite de ma lettre, on ne me l'a pas dit. La rejeta-t-elle avec dédain ? ó alors, quelle douleur ! Lut-elle au contraire dans mon amour ? Y trouva-t-elle du bonheur ? Elle ne m'en fit rien savoir. O chaste amour comme tu me tourmentes. »

« Depuis des années je l'aime. Des seigneurs compatissans me conduisirent à elle, mais elle s'assit et se détourna de moi : pourtant enfin elle me daigna présenter une main ! »

« C'est qu'elle craignit d'être la cause de mon chagrin. J'étais étendu devant elle comme un homme mort. Elle jeta un regard de pitié sur mon malheur ! Oui, elle en eût vraiment pitié puisqu'elle me donna la main. »

« Elle me regarda avec amour et me parla. Qu'elle était douce en ce moment, je pus la contempler à mon aise ; qui jamais sentit ce qui m'alla au cœur ! »

« Je pressais sa main si amoureusement lorsqu'elle me mordit la

²⁴ und mecht von Leide ersterben
jeman, ich wær nu lange tót.

Altdeutsches Lesebuch.

²⁵ In Gewande als ein Pilgerin
so ich heimlichstenu mahte.
Do si gieng von Mettin . . .
mich düchte, si dechte
ist das ein t obig Man? HERZOG. page 53.

mienne, croyant sans doute me faire mal ! Mais elle me réjouit tant, si douce était sa bouche, et sa morsure fine et tendre. »

« Les seigneurs la prièrent de me faire quelque cadeau. Après beaucoup d'instances elle me jeta son aiguillier à la tête, je le pris ; les seigneurs me le reprirent et la prièrent de me le rendre plus doucement. Dans mon malheur extrême, j'étais heureux. »

« Là se trouvaient le prince de Constance et l'abbesse de Zurich, l'abbé d'Einsiedlen et le comte Frédéric de Toggenburg, d'autres hauts seigneurs, et le sire de Regensberg, venu à ma prière. »

« L'abbé de Petershusen y était aussi, homme plein de vertus. Rodolphe de Landenberg, Roger Manesse, unirent leurs instances en ma faveur, mais en vain ! »

« Depuis si longtemps je l'aime et n'ai jamais osé l'aller voir. Si fière elle était devant moi, ne daignant pas me saluer ! Si je fusse allé chez elle, sa haine en serait devenue dangereuse, et je perdis courage. »

« Oh mon cœur pourrait bondir de joie hors de mon corps ! Je ne puis le retenir depuis que j'ai vu cette femme que mon esprit n'abandonne jamais. J'ai eu ses mains dans les miennes. C'est un prodige qu'en ce moment mon cœur ne se soit pas brisé d'amour. »

« J'entendis sa douce voix, son langage harmonieux ! Elle a le prix de la vertu, cette femme. Je vis sa bouche, ses joues rosées et malicieuses, ses yeux brillans, son col blanc, sa modestie de femme, ses mains plus blanches que neige. C'était si doux et je dus partir en souffrance ²⁶. »

« Depuis, j'ai tant souffert encore ! Tous les matins je lui ai envoyé un message et quelquefois aussi le soir. Mais le message ne peut rien sur elle, bien qu'il parte de mon cœur intime. J'ai senti alors tout mon malheur. »

²⁶ Ach ich hörte ir süssen Stimme, ir zarten Wort,
sie reiner Hort, des hat si pris
so sach ir Munt ir Wängel Rosen var
ir Ougen clar ir keln wis
ir wiblich Zucht, ir hende wis als der Sne,
mir was lieblich wol unz ich muos dann an gar
mir sendem man tet das so we.

« Le noble Regensberg l'a suppliée de me dire au moins : Dieu vous bénisse mon serviteur ; elle répondit au Seigneur par de douces paroles : si vous le voulez qu'il en soit ainsi ; elle lui pressa en même temps la main. »

« Etaient présens ce jour là, le sire d'Eschibach, le sire de Trosberg (Minne-sänger) et Tellikon. Je trouvai dans ces mots de ma Dame une consolation. Je n'étais pas accoutumé à un langage si tendre. Mais elle s'échappa bientôt dans un autre appartement, et nulles prières ne l'en purent tirer. »

Y a-t-il dans toutes ces paroles de l'amant infortuné, y en a-t-il une seule qui ne soit baignée de larmes ! Larmes du cœur, de l'innocence, de l'amour pur ! En les lisant on se demande si une telle délicatesse de sentiment entrerait dans les âmes héroïques du moyen-âge.

Dans le même temps, la poésie d'amour consolait aussi de ses malheurs le comte Jean de Habsbourg. Cet ennemi de Zurich, captif dans la tour des vagues qui sort de la Limat avec une sombre majesté, composa dans le Chillon Zurichois son lai d'amour célèbre, et imité par Goëthe.

Il commence ainsi :

Ich weiz ein weizes blumelin.....

Je cognais blanche florète,
Comme beau ciel miroyant,
Là bas dans la campagnette,
Qu'on la nomme souviens-t'en,
Mais là ne l'ai plus trouvée.
La froidure ou la rousée
Auront flétri son corps gent.

Quelque temps avant Hadloub et Manesse, la cité de la Limat avait eu un poëte illustre dans le chanoine Conrad de Mure, chantre du Grand-Moutier ; mais il cultivait la poésie latine et mythologique, la fable et non le Minne-sang. Son poëme le Novus græcismus, de 10,560 vers, celui qu'il composa sur les saints patrons de Zurich, Félix et Régule, ses louanges de Marie lui avaient fait une grande réputation. Rodolphe de Habsbourg, dont il célébra la victoire sur Ottocar, le traitait comme son compère. Ce

prince aimait les beaux arts et honorait ceux qui s'y adonnaient. On le vit à Bâle lorsqu'il ne voulut point d'autre parrain pour sa fille Gutta qui devint reine de Bohême, qu'un chantre d'église. Conrad mourut en 1281 ²⁷.

La poésie d'amour florissait aussi sur les bords enchantés du lac de Thoun. Dans la contrée « des joies d'or » l'on voit encore couverte de lierre et de mousse, la tour colossale de Strattingen ²⁸, résidence du bienfaisant Bernard de Strattingen, et de sa fidèle épouse Susanne, dont les chroniques et légendes racontent tant de traits merveilleux. Non loin de là, à l'endroit nommé Bächli, au milieu de monumens druidiques et de curiosités naturelles vous rencontrez un banc de repos adossé à deux chênes. La grande pierre qui forme comme le dossier de ce banc, porte cette inscription gravée : Ici à l'ombre de son bois, le noble chanteur, Henri de Strattingen, composait jadis (en 1230), ses chants de joie et d'amour. Aux branches de ces chênes pendent les armes du chevalier-poète ; une flèche droite, verticalement placée sur un champ rouge, avec le glaive d'un côté et le cor des Alpes de l'autre, ingénieux monument élevé au Minne-sänger féodal par un homme d'intelligence et de cœur de nos jours ²⁹.

Le lac de Brienz avait son poète ! Entouré de noyers superbes et de luxuriantes prairies, le château de Ringenberg, imposant au milieu de ses ruines, s'avance sur la saillie de la montagne de ce nom. La nature semble avoir destiné ce manoir à commander sur ces eaux : tous les navires passent à ses pieds. C'était là la demeure de ce Cuno de Riggemberg, hardi champion de l'indépendance bernoise à la journée de Laupen, et qui en 1363 releva le gant jeté aux Bernois en présence de l'empereur Charles IV de Luxembourg, par le baron valaisan de la Tour. Avant Cuno, en 1230, un de ses ancêtres y avait habité, qui aimait et cultivait la poésie. L'imagination n'égarait pas le Minne-sänger Jean de Riggemberg, mais ses vers expriment parfois des pensées d'un sens remarquable pour le temps :

²⁷ Voir Müller, trad. Monnard. Tome II.

²⁸ Die Schweiz in ihren Ritterburgen. Lutz.

²⁹ M^r. de Mülinen.

Les sages le disent et ils ont raison,
 Que nulle violence n'a duré plus de trente ans !
 On doit donc veiller à garder la mesure équitable,
 Car c'est aussi la mesure prudente.
 Ce qui est fondé sur l'humanité offre des conditions de durée.

Avec tous nos progrès dans la civilisation, de pareils conseils sont encore de mise auprès des gouvernans de bien des pays.

A deux lieues du lac noir, dans le voisinage des bains de Schwandelbad, Conrad de Vudsespunnen ou Fussesbrunnen, rimait sa légende populaire de Jésus et Marie, appelée par Hohenems.⁵⁰

Le murmure des ondes, le spectacle des lacs polis et illuminés tour-à-tour par le soleil et les astres, inspirent l'âme poétique. Neuchâtel eut son Minne-sänger, le comte Rodolphe fils ou petit-fils d'Ulric, comte souverain du pays à la fin du XIII^e siècle. Sa muse parlait français et allemand, et troubadour pour la France, il était Minne-sänger pour l'Allemagne : conséquence de la situation mixte de ses domaines. Neuchâtel avait des terres dans la Suisse allemande et dans la Souabe. Au reste, les poésies du comte Rodolphe, peu brillantes d'invention, n'étaient guères que des réminiscences du troubadour Foulquet de Marseille⁵¹, habillées en dialecte Souabe. Elles parlent toutes le langage de l'amour : « gagnai-je quelque chose à aimer, en éprouvai-je jamais consolation ni bonheur ! Ne suis-je point comme celui qui a gravi sur un arbre et qui ne pouvant plus monter ni descendre, est dans la perplexité. Le chant, pensai-je adoucira ma peine. Je chantai donc, mais mes peines restèrent, l'amour me jetait dans le délire. Quand on a tant aimé, peut-on si tôt renoncer à son cœur ! »

Mais il nous reste à nommer un Minne-sänger, le plus illustre des poètes Suisses de l'époque et l'un des chefs de la poésie allemande au moyen-âge. Honoré de son temps comme un grand

⁵⁰ Voir Wackernagel dans l'opuscule cité.

⁵¹ Foulques de Marseille d'abord troubadour, puis Evêque de Marseille, n'a fait que des Vers d'Amour adressés à Azalaïs de Roquemartine, avant son entrée dans le sacerdoce. Il fut ensuite l'un des plus ardens ennemis de la secte des Albigeois. Sismondi, litt. provençale, page 221.

Mit Sange vande ich meine Sorgen kranken.

Collect. Manessc.

maître par Wolfram d'Eschenbach, ce Goëthe de l'époque Souabe ; Walter de Vogelweide jouit encore d'une gloire méritée auprès des appréciateurs de la vieille poésie. Walter de Vogelweide, dit M. Monnard qui résume Bouterweck ⁵³, fut un des troubadours les plus éminens de l'Allemagne. Ses chants pleins d'harmonie et d'idée, tour-à-tour gracieux et énergiques, ses vues sur la destinée humaine et la vérité de ses tableaux, révèlent un beau génie lyrique. — Pour les sujets religieux et la pensée en général, dit Bouterweck, Vogelweide s'élève fort au-dessus de ses contemporains. Le grand tout de l'humanité planait devant son esprit, même sans méditation, comme il arrive aux grands poètes. Quelques-uns de ses chants à longues tirades approchent du sonnet, d'autres prennent un vol sublime, d'autres le pas gaillard de la chanson populaire. Sa pensée devient parfois d'une finesse épigrammatique. Il aimait à chanter les femmes. Mais le ton élégiaque ne fut pas donné à notre poète. — Walter a eu un biographe parmi les poètes les plus célèbres de l'Allemagne contemporaine, Louis Uhland ⁵⁵, qui marque ainsi la place de ce Minne-sänger dans la grande famille des poètes Souabes. « Les chants de Walter » forment la transition de la brillante période de la poésie d'amour » à l'époque didactique. Le jeune et folâtre Minne-sang atteint » en lui sa virilité ; en lui finit la fleur de l'imagination pour faire » place à la fleur de la pensée. Mais en étendant le cercle de la » poésie aux sympathies nationales, Vogelweide a contribué sans le » savoir à la dégénération du goût. Aussi bien, d'autres poètes l'ont » emporté sur lui par la richesse du sentiment ; mais pour le déve- » loppement vif et harmonique de l'image ou de la pensée et pour » la variété des formes, on ne l'a point surpassé. En général, il » est plus riche en vigueur contenue qu'en images. »

⁵³ MÜLLER, hist. de la Conf. tr. par Monnard. Tome II.

⁵⁵ Tous les détails qui suivent, à peu de chose près, sont tirés de l'écrit d'Uhland : *Walter von der Vogelweide, ein altdeutscher Dichter, geschil dert von Ludwig Uhland*. Stuttgart und Tübingen. Cotta, 1822, avec cette épigraphe du Minnesänger Renner

Herr Walther von der Vogelweide
wer das vergässe, thät mir leide.

Walter de Vogelweide avait vu le jour à la fin du XII^e siècle, dans cette Thurgovie ⁵⁴, patrie des Sonnenberg, des Rugge, des Steinach, aux bords verdoyants du Rhin.

By dem Ryne wo grunen weiden und owen. (le poète Goli.)

Mais dès ses jeunes années il fut emmené à la cour des ducs d'Autriche à Vienne, où brillait alors environné de seigneurs et de troubadours Frédéric le catholique, puis Léopold VII le glorieux. L'émulation le fit poète de bonne heure et les plaisirs embellirent son aurore poétique.

Né sur les bords du Rhin, je grandis en Autriche !

En Autriche j'appris à chanter et à conter !

Oh alors la terre était si belle. —

Mais déjà il manifeste du penchant pour la réflexion :

Laissez-moi penser librement je ne craindrai pas l'adversité !

Les beaux jours ne tardèrent pas à s'évanouir avec la sérénité du pays. A la mort de Henri VI de Hohenstauffen, le pape Innocent III, opposa son énergie de vieillard à une réunion nouvelle des couronnes de la Sicile et de l'Allemagne sur une même tête, celle de Frédéric I fils du monarque défunt. Les partis déchirèrent l'Empire Germanique. L'âme jeune et nationale de Walter s'indigna des querelles suscitées aux Hohenstauffen. Son caractère réfléchi en prit quelque chose d'amer contre Rome, et une vue chagrine du monde, disposition qui ne devait plus l'abandonner. Manesse, dans la vignette dont il illustre le recueil de Vogelweide, nous le représente dans ses promenades solitaires :

Assis sur une pierre ⁵⁵, — une jambe posée sur l'autre, — son coude appuyé sur le genou, — son menton et une joue dans sa main, — réfléchissant avec inquiétude sur la vie à tenir dans le

⁵⁴ Plusieurs provinces de la vieille Allemagne disputent la gloire d'avoir vu naître Vogelweide. Bodmer, Müller, Bouterweck le disent du haut Thurgau. Wackernagel et Uhland n'en trouvent aucune preuve et n'osent rien affirmer. Müller fait aussi suisse Wolfram d'Eschenbach qu'on s'accorde je crois assez généralement à regarder comme né en Bavière.

⁵⁵ Ich saz uf einem Steine,
dô dahte ich beim mit beine,
daruf satzte ich den Ellenbogen, etc.

monde, et ne sachant comment acquérir trois choses : honneur, fortune et l'affection de Dieu !

Le caractère du poète est tout entier dans cette vignette, qui n'est au reste que la traduction par le pinceau d'un passage de Walther où il se peint lui-même dans cette posture. « Assis sur une pierre, ... je méditais.... à Rome j'entendis mentir, et je vis tromper deux rois. Les prêtres combattirent avec acharnement, mais les laïques l'emportèrent. Les prêtres déposèrent alors l'épée, et recoururent à l'étole. Ils anathématisèrent qui bon leur semblait et non qui de droit. Mainte maison de Dieu en fut troublée, et j'entendis un hermite pleurer dans le désert, et confier ses douleurs secrètes à Dieu. »

Mais quoi d'étonnant dans toutes ces dissensions ? Ne sont-elles pas les filles de la haine qui est au fond de toute chose humaine ! « Forêts, champs, arbres et feuillages, êtres volans, nageans, rampans ou traînant la jambe, j'ai tout observé, » dit le poète, « partout il y a de la haine. » — Cependant la désolation de l'Allemagne sort le poète de son fatalisme, et de nouvelles plaintes jaillissent de sa lyre patriotique : « O malheur à toi, race allemande ! Dans quel chaos es-tu plongée ! Les mouches ont bien leur roi, et ton honneur à toi est à vau l'eau. O Allemagne, convertis-toi ! »

Au sein des temps orageux un jour bleu de ciel vient luire au poète. Malgré l'anti-César Othon, il a vu couronner à Magdebourg, son héros Philippe de Hohenstauffen. « La couronne impériale, » dit-il, « va si bien à sa tête ! » Et pour cela n'allez pas confondre notre Walter avec les courtisans. Aux paroles qui rendent sa joie il mêle une généreuse prière au monarque : « La clémence est une semence féconde qui rend au centuple ce qu'on lui a donné. Aime Dieu, ô roi, et prenez en considération les plaintes des pauvres.

Othon s'est réconcilié avec Philippe, et, en 1205 le poète accompagne son prince aux fêtes de Noël à Magdebourg. La strophe où il dépeint l'entrée de Philippe à l'église avec l'impératrice Irène ressemble à ces tableaux de vieux maîtres allemands au fond d'or et au coloris énergique.

« Il fut solennel à Magdebourg le jour où notre Seigneur est né d'une servante qu'il s'était choisie pour mère. On y voyait marchant

sous un même manteau un frère et fils d'empereur. Il portait la couronne avec noblesse. Après lui venait l'impératrice, d'une illustre race, cette rose sans épine, cette colombe sans fiel. Puis derrière l'auguste couple s'empressaient à l'envi Thuringiens et Saxons, de façon à réjouir les hommes bien pensans. »

En nous montrant ainsi toute la majesté et la pompe du trône, le poète était loin de pressentir la triste destinée qui attendait le couple impérial. Philippe, peu de temps après, tombe sous le fer assassin d'Othon, margrave de Wittelspach, son ancien ami, et Irène, la colombe sans fiel, en meurt de douleur.

Le patriotisme était l'âme de la poésie de Vogelweide. A lui appartient entre tous les autres Minne-sänger le beau titre de poète patriotique, car nul n'a célébré avec autant d'amour la nationalité allemande. Et si sa lyre fait souvent entendre les accents de la plainte et du blâme, l'admiration y a aussi une corde à part, quand il dit les femmes et les filles de la vieille Allemagne.

« De l'Elbe au Rhin et du Rhin à la Hongrie sont les meilleures femmes que j'aie vues jamais. On en peut voir ailleurs à corps gentil et à douce âme; mais, Dieu, je le jure, là les femmes sont mieux que les filles ailleurs.

« En Allemagne les hommes sont bien faits; les femmes sont pareilles aux anges. Qui les déprécie a été induit en erreur. Comment le comprendre autrement? O qui veut trouver vertu et amour pur doit venir en notre pays. Il est plein de délices. Puissé-je y vivre longtemps! »⁵⁶

⁵⁶ Von der Elbe unz an den Rhin
und her wider unz an Ungerlant
so mugen wol die besten sin,
die ich in der Werlte hân erkannt.
Tuitsche Man sind wohlgezogen
reste als Engel dnt wip getan,
swer si schildet, derst betrogen:
ich enkan sin anders niht verstan.
Tugent und reine Minne
swer dié suochen will

der sol kommen in unser Lant: da ist wünne vil;
lange müeze ich leben darinne!

Vogelweide avait beaucoup voyagé. Il n'était sacre de roi, assemblées de seigneurs, noces d'éclat, fêtes brillantes où il n'eût accouru. Dans ces occasions les grands avaient coutume de déployer leur libéralité, et plus leur vie ordinaire était simple, plus ils étalaient de magnificence dans les circonstances publiques. Le désir de la gloire et des récompenses avait conduit Vogelweide à Constantinople, à Baldach, à Babylone, à Paris. — Il avait pris part au fameux combat poétique de la Vartbourg, et rompu des lances poétiques en l'honneur de son protecteur d'alors, le duc Léopold VII avec les cinq plus célèbres Minne-sänger de la Germanie. Mais le commerce des grands et les fumées de la gloire littéraire n'avaient point obscurci le sens droit du troubadour thurgovien ; il s'était affranchi même des préjugés de sa naissance. Ses vues sur la vraie distinction pourraient faire honte à maint hobereau de nos jours.

« Maint t'appelle père, ô Dieu ! qui ne te voudrait pour frère. Il prononce-là un grand mot vide de sens. Nous naissons tous d'une souche commune. Qui peut distinguer le maître du valet, s'il trouve leurs os dont la vermine a dévoré la chair. »

Fidèle à ces maximes, Walter, pour ses amis, ne regardait qu'au cœur. Il le voulait hardi, généreux, fidèle, et s'inquiétait peu de la parenté. Il avait en horreur ces visages rians à la bile dans l'âme. « Le sourire d'un ami est pur comme le crépuscule, messenger d'une bonne nouvelle. »

Se vaincre soi-même lui paraissait beau. Il a tué un lion ! Il a abattu un géant ! un plus grand héros est celui qui triomphe de lui-même ! »

La vie errante finit par ennuyer le troubadour. Il se lassait des dons des princes : habits, argent, destriers, lui paraissaient peu de chose. Il avait assez chevauché de la Seine à la Murg, du Pô à la Drave, assez fait résonner de ses chansons les cours féodales et les grand'routes : il se prit à désirer un bien plus confortable, une situation plus prospère ; s'asseoir à la table d'autrui lui paraissait dur, comme au Dante, son contemporain, le monter et le descendre dans le palais du grand *Cane della scala* ; il voulait un manoir à lui ; un coin du feu à lui.

« O prince de Rome, roi d'Apulie, ayez regret de me laisser ainsi dans une indigence complète à côté des richesses de mon art. Si cela se pouvait, j'aimerais fort à me chauffer à mon propre feu ; je chanterais alors de bon cœur les oiseaux, les forêts, les fleurs, comme jadis. Une belle femme m'accorderait alors ses faveurs, que rose et lys en paraîtraient sur ses joues. Et maintenant je chevauche sans cesse, et jamais à mon logis. Hôte importun, hôte de mauvais augure. On pourrait me crier ces paroles dans les maisons qui me reçoivent. Pensez à ma peine, ô doux rois, afin que la vôtre disparaisse. »

Le roi Othon, prince légitime après la mort de Philippe exauça la prière du poète, et lui donna un fief. L'allégresse, une allégresse vive, presque enfantine remplit l'âme et la lyre de Vogelweide⁵⁷.

« J'ai mon fief, écoute, ô terre ! j'ai mon fief ! je ne crains plus le froid janvier, et ne solliciterai plus les seigneurs insensibles. O noble prince ! par toi l'été aura sa fraîcheur, et l'hiver sa bonne flamme pour moi. Mes voisins de ne plus se moquer de moi, et de ne plus me mépriser ! Assez longtemps je fus sans récompense, si accablé d'affronts que j'en pensai perdre l'haleine. Le roi me l'a rendue et a relevé mon chant. En avant ! qui veut danser au son du violon ? »

Walter l'a dit au roi : « Un fief, et je chanterai les oiseaux, les femmes. — L'amour lui fait bientôt sentir ses traits.

« Mon cœur est blessé, et la blessure fera saigner mon cœur jusqu'à ce qu'Hildegonde la guérisse. »

Si la tendresse du poète n'est pas toujours intime, ses peintures étincellent de vivacité et d'éclat. Les couplets suivans ne forment-ils pas un joli petit poème comme ceux du Persan Ferduzi dans son Schâh-Namah⁵⁸. C'est un pendant gracieux au chant mélancolique d'Hadloub !

« Je connais mainte fleur blanche et rouge, là-bas bien loin dans ce pré, où jolis oisillons channonnent, allons les y cueillir tous deux, ma mie !

⁵⁷ ich hân min lehen, al die Welt ich! hân mln lehen.

⁵⁸ Schâh-Namah poème persan. Voir Sismondi littér. arabe page 39 de sa litt. du Midi.

» Elle a reçu mon présent comme un enfant reçoit un plaisir. ses joues se colorèrent comme la rose mêlée aux lys, ses yeux se baissèrent de pudeur, et elle se pencha vers moi. Ce fut ma récompense.....

» Sous les tilleuls de la prairie, où nous reposâmes ensemble, voyez les fleurs et les herbes brisées ! Dans un vallon, près du petit bois ; tandaradaï, gaïment chantait le rossignol.

» Lorsque je vins dans la prairie, ma douce amie m'y accueillit et m'embrassa : j'en suis heureux ; tandaradaï ! Voyez comme ma bouche est vermeille.

« Elle m'avait fait un reposoir riche de fleurs. J'en ris encore du cœur. Vienne quelqu'un au même lieu, il verra encore près des roses, tandaradaï ! la place où je posai ma tête.

» Que nous fûmes là ! personne ne l'a su. Il ne s'y trouvait qu'elle et moi et le charmant petit oiseau, tandaradaï ! ceux-là seront discrets ! »

La beauté séduit le poète ; ces vers respirent un parfum de douce sensualité. Mais ne doutez pas que la femme belle ne lui apparaisse plus belle, ornée de la vertu, cette beauté intime ! Voici quelques inspirations écloses à cet idéal :

» O pleines de douceur et comme parfumées sont les femmes pures ! Dans l'air, sur la terre, dans les campagnes, rien d'aussi délicieux ! Les fleurs, les lys brillant de la rosée de mai sur l'herbette et le chant des oiseaux, sont des joies pâles à côté de la joie du cœur que donnent les femmes pures. Où une belle femme jette son regard, la tristesse s'éteint, tant sa bouche vermeille rit doucement d'amour ! tant les rayons de ses yeux caressans vont profond dans nos âmes !.... Dieu a exalté et honoré les femmes pures. »

Mais la gloire à côté de l'amour vient encore sourire à notre Walter. Il quitte de temps en temps son château pour la cour de Vienne, centre de la poésie et des plaisirs. Mais sous le fils de Léopold-le-Glorieux, cette cour perd son éclat, et devient presque déserte. Walter en est péniblement affecté, et sa lyre en porte le deuil. La cour elle-même personnifiée parle dans ses vers et se lamente :

« Ma gloire était telle que la cour d'Arthur pouvait seule m'être comparée. Et maintenant malheur à moi ! Où sont mes chevaliers,

mes dames, qu'on avait coutume de voir ici réunis? Voyez ma désolation! Mon toit est vermoulu, mes parois humides! personne ne m'aime, personne! Or, argent, chevaux et habits, je donnais tout cela, je donnais tout cela, et j'en avais toujours. Il ne m'est pas même resté couronnes ni bandelettes, ni femmes pour une danse, hélas! »

C'est là l'accent plaintif du romancero castillan, à l'abandon du palais du Cid, pendant l'exil du grand Capitaine.

Tant de chants si beaux, si harmonieux, faisaient de Walter les délices de ses contemporains. Frédéric II, le plus grand de tous, l'appelait du nom d'ami. Nous avons vu que Wolfram d'Eschenbach, le Göthe de l'époque (Uhland) le surnommait le grand maître. Hohen-Ems en fait un bel éloge dans son Guillaume d'Orléans. Un des meilleurs Minne-sänger de la Suisse, Singenberg de St.-Gall, le nomme son maître, et se répand en plaintes sur sa tristesse. Godefroi de Strasbourg en parle dans sa forge dorée comme d'un forgeron habile qui a forgé des poèmes d'or. Puis, après avoir comparé les chanteurs souabes aux rossignols chantres de l'été, qui sera, demande-t-il, le chef de la troupe ailée? Oh! ce sera le rossignol Vogelweide! Sa voix retentit dans la prairie avec éclat. Elle a le son de l'orgue. Comme il module son chant! Oui, il doit en être le chef, car il sait où l'on trouve la mélodie d'amour.

Walter parlait de lui-même et de ses chants avec un noble orgueil qui n'exclut pas la modestie.

« Le froid hiver et bien des maux ont pesé sur nous. Je pensais ne plus revoir rougir les fleurs sur le pré verdoyant. Mais fussé-je mort, les bonnes gens qui aiment la gaité, dansent et sautent volontiers, en auraient eu pitié! »

L'art était sacré pour Walter. Aussi bien avait-il en horreur les gâte-métier, les bousilleurs du noble chant d'amour. « Grenouilles qui chassent le rossignol de leur voisinage. » Il vouait un culte d'autant plus profond aux maîtres de la lyre. Reinmar-le-Vieux n'était pas de ses amis, mais le chant simple, intime, empreint d'une douce mélancolie de ce poète, qui voyait à tout, même à l'amour, une face pâle, émouvait l'âme sensible de Walter, qui donna une larme à sa mort. « Pleurons ton beau chant qui n'est plus, etc.... »

Le poète se livrait à ses impressions, quand la guerre des Guelphes et des Gibelins se ralluma avec plus de fureur que jamais. Le pape Grégoire IX venait d'excommunier Frédéric II, qui, malgré ses solennelles promesses et la prise de Damiette par les Sarrasins, ne s'embarquait point pour la Palestine. En poète national, Walter de Vogelweide défendit son prince, et de cette époque datent ses mordantes satires contre la cour de Rome et le clergé, qui ne peuvent être comparées qu'à celles du Juvénal de la poésie provençale, Pierre Cardinal⁵⁹. Mais en même temps, fidèle à ses croyances chrétiennes, il ne cessait d'exciter Frédéric II à remplir ses engagements et à reconquérir le tombeau du Christ. Le pouvoir temporel des papes était surtout l'objet de ses attaques :

« Quand Constantin fit à Rome des présens dont j'ai à rougir :
épée, croix et couronne, un ange s'écria, hélas ! hélas ! et une
troisième fois, hélas ! Avant cette donation, « la chrétienté avait un
si bel aspect ! Maintenant son miel s'est changé en poison. »

Ce n'est pas que Walter ne crût à la grandeur du sacerdoce et à l'origine céleste de sa mission. Le véritable prêtre marchait de pair avec la femme pure dans son idéal de poète. Mais le mélange des choses divines et temporelles aigrissait son âme indépendante et patriotique avant tout.

Les appels à la croisade s'élançaient de sa lyre avec les sirventes ardents.

« Un vent souffle avec violence dont les royaumes sont ébranlés ;
les pèlerins et soldats en gémissent ! Tours et arbres gisent renver-
sés à ce souffle. Il tourne la tête aux plus hardis ! En avant ! mar-
chons au tombeau de Dieu !

Ainsi en France chantaient Thibaud de Champagne et Guillaume de Rutebœuf, hérauts de la croisade comme notre Walter.

Signor sachiez Ki or né s'en ira
En cele tere u Diex fut mors et vis

⁵⁹ Pierre Cardinal, de Puy en Velay occupe une place distinguée parmi les troubadours, bien moins par l'harmonie de son style que par la vigueur et l'âpreté de sa satire; c'est le Juvénal de la poésie provençale. Littérat. du Midi, p. 185, tom. 4.

Et ki la croix d'outre mer ne prendra
 A paines mais ira en Paradis.
 Ki a en soi pitié et ramembrance
 Au haut Seigneur doit querre sa vengeance.
 Et délivrer sa terre et son pays⁴⁰.

La flotte qui emmène l'armée germanique part enfin de Venise. Vogelweide est parmi les chevaliers qui suivent l'aigle impériale et le lion des Hohenstauffen. Ses chans de guerre retentissent dans la forêt de voiles qui vogue vers la terre sacrée. On aborde, Jérusalem est reconquise, et le poète voit Frédéric II se ceindre lui-même la couronne dans le temple du saint sépulcre. — Mais sa tête se blanchit, et la vue des lieux saints a changé ses idées. Le monde perd ses couleurs à mesure que le soleil de l'infini se lève comme de derrière les montagnes. Le passé lui revient bien en mémoire, mais que ces images ont de tristesse !

« Je suis de ceux qui n'ont pas eu plus d'un demi-jour de bonheur ici-bas ; nul ne trouve la joie. Elle s'évanouit comme l'éclat des fleurs. Non, mon cœur ne soupirera plus après les vains plaisirs. »

Quelle différence du temps où reposant sur le gazon à côté de son amie, il chantait la nature et les amours ! Mais rien de tout ce qu'il aimait tant autrefois ne duit plus au poète : « Ni la verte forêt, ni la rouge bruyère, ni les fleurs nuancées, ni le frais tilleul, ni l'oiseau gazouillant ! Il tremble devant la mort comme un misérable. De peur, les joues lui pâlissent ! » Oh Christ, s'écrie-t-il, délivrez-moi avant que mon âme retombe dans le val des pleurs !

La douleur profonde du poète éclate surtout quand revenu dans le lieu de sa naissance, il y retrouve tout changé. La réalité de la vie lui échappe, elle ne lui apparaît que comme un rêve et sa pensée solitaire s'élève de plus en plus vers l'infini comme son asyle unique.

I.

« Comment ont passé mes années ?⁴¹ Ma vie n'a-t-elle été qu'un

⁴⁰ TISSOT, Littérature française, tome 2.

⁴¹ Owè war sint verswunden allui miniu jâr !
 ist min Leben getroumet oder ist ez wâr ?

songe ? Fus-je bien ce que je pensais être ? J'ai dormi là dessus et je n'en sais plus rien. Maintenant que me voilà éveillé je ne sais plus ces choses qui m'étaient connues comme ma main jadis. Le pays où je suis né et les gens parmi lesquels j'ai vécu me sont devenus étrangers comme à un homme perdu. Mes compagnons de jeunesse, je les vois âgés et infirmes, les champs sont défrichés, la forêt éclaircie ; l'eau seule coule comme elle coulait alors. Tel qui était de mes amis, me salue à peine ! La terre gémit dans le deuil. Quand je pense à ces jours brillans de bonheur qui m'ont fui comme une vague de la mer, je m'écrie : Oh hélas !

II.

Les jeunes gens sont si mornes ! Où que je porte mes pas , point de visage joyeux. Les soucis bannissent chants et danses. Jamais chrétien n'a vu des temps si lamentables : voyez comme les femmes nouent leur serre-tête ? L'orgueilleux chevalier porte l'habit des campagnards. D'amères lettres sont venues de Rome ⁴². La joie nous est ravie ; les pleurs sont notre lot. Nos plaintes ont troublé les oiseaux sauvages. Est-il étonnant que cela décourage ? Mais que dis-je dans ma triste colère, insensé que je suis ? Qui a vu ces plaisirs là, est perdu pour ceux-ci à jamais, hélas !

Hélas oui ! toutes les douces choses ont fui ; je vois l'amère bile se déverser même sur les rois. La terre, à la vue, est belle, verte et rouge ⁴³ ; mais au dedans, de couleur noire comme la mort. Que celui qu'il a séduit cherche une consolation ! Une peine légère expiera d'énormes offenses ! Pensez-y chevaliers, c'est votre affaire, vous qui portez le heaume léger, l'anneau de fer, le solide bou-

⁴² Die stolzen Ritter tragen dörperlichewat.
uns sent unsefte Brieve her von Rôme kommen.
Die wilde Vögelin betruebet unser Klage !

Altdeutsches Lesebuch.

⁴³ Die Welt ist uzen schœne, wiz gruen unde rô
und innan swarzer varwe, finster sam der tôt.
dar an gedenket Ritter ; ez ist iuwer dinc ;
ir tragen die liechten Helme und manegen herten Rinc,
dar zuo die vesten Schilde und die gewihten Swert.

ИДЕМ.

clier et l'épée bénie. Plaise à Dieu que je sois digne d'un tel triomphe ! Je voudrais, dans mon indigence, mériter une aussi riche récompense. Je ne pense ni aux terres ni à l'or des princes, mais à la couronne éternelle. D'autres couronnes, un mercenaire peut vous les enlever d'un coup d'épée. Ah ! que ne puis je faire le doux voyage par delà les mers ! Je dirais alors, c'est bien, et ne me plaindrais plus jamais. —

Revenu de la Terre sainte, le poète voudrait y retourner. Le combat pour le Christ est à ses yeux comme une consécration, une transition du service de la terre à celui de Dieu, et la mort dans ce combat, comme le chemin le plus droit au royaume céleste. Aussi bien voue-t-il un tendre culte à la mère des anges, « dont le corps virginal enferma celui que ni hauteur, ni profondeur, ni largeur, ni étendue ne peuvent enclore. » Marie était d'ailleurs la patronne de la guerre. Elle planait en protectrice sur les armées du moyen-âge ! « Ste Marie, mère de Dieu et servante, vois notre danger, » criaient les soldats au moment du péril ! Et comme le *Minne-sänger* Vogelweide dans son chant pour la croisade, le trouvère Thibaut comte de Champagne l'invoquait dans le sien :

Douce Dame coronée,
 Proiez par nos, vierge bien curée,
 Et puis après, ne nos puit meschéoir.

Nous avons déjà eu occasion plus haut de comparer quelques poésies de Walter à des tableaux. La vie et la passion du Christ lui en fournirent deux autres d'une conception puissante et remarquablement beaux dans leur simplicité : Le crucifiement de Jésus et sa mort ! « Pécheur songe aux souffrances de Dieu pour nous et que le remords ronge ton âme ! Le corps déjà transpercé d'épines aigues, le supplice de la croix vint encore augmenter son martyre. On lui enfonça trois cloux aux mains et autant dans les pieds. Marie la douce ⁴⁴ pleura douloureusement quand elle vit des deux plaies de Jésus le sang jaillir ! Jésus parla tristement du haut de la croix : Mère, votre douleur est ma seconde mort ; Jean appaise la douleur de l'amour ! » — Dans cette première peinture, la douleur du Sau-

⁴⁴ jammerlig weinte Maria die sueze.

veur conserve je ne sais quoi de doux, de raphaëlique, de divin. Mais dans le suivant, figures, draperies, poses, sentiment, tout prend un appareil de terreur et de mort, consummatum est, on sent que l'homme-dieu a bu le calice.

L'aveugle dit à son valet : enfonce l'épée dans son cœur, je veux terminer ses tourmens ! L'épée est levée contre le roi des rois. Marie, devant la croix, jette des sanglots profonds ; elle perd ses couleurs et ses forces dans la poignante amertume ; car elle voit son fils mourir dans les tortures ; et quand Longin ⁴⁵ plongea son épée dans le sein du Christ, elle tomba éperdue, inanimée, sans voix ! Le cœur de Jésus se brisa de douleur ; la croix commença à rougir de son sang innocent.

La foi du chevalier-poète paraît encore plus belle et plus élevée au-dessus des superstitions de son siècle dans la prière où il se prosterne devant Dieu comme devant l'incompréhensible. « Dieu puissant, tu es si grand, si vaste ! Pouvons-nous imaginer de parvenir à te comprendre. La puissance et la durée sont immenses entoi ! Je connais les efforts de quelques uns pour te saisir, mais tu demeures comme toujours inaccessible à nos sens. Tu es trop grand, tu es trop petit. On ne peut t'apprécier ! Insensé qui passe ses jours et ses nuits à ta recherche, car il veut connaître ce qui n'a jamais été dit ni annoncé.

Le poète, on le sait, avait affaire à une époque contemplative. Mais pour le notre, âge de spéculation et de l'homme machine, le philosophe qui dans cette terre de boue et d'or, trouve des heures à donner à la méditation de Dieu, a droit à la vénération de tous ceux qui croient à la dignité humaine.

Au moment de prendre congé de notre poète, admirons encore une fois cet esprit indépendant et religieux, national et croyant, orthodoxe et ennemi des abus, conservant une foi solide au milieu des combats pour l'honneur Germanique. Walter de Vogelweide mourut vers la fin du XIII^e siècle à Wurtzbourg dans la Franconie. On l'ensevelit dans le Neuenmunster, ou si l'on en croit une chro-

⁴⁵ D'après la Légende Longin est le soldat qui ouvrit le sein de Jésus d'un coup d'épée et un aveugle fut guéri d'une goutte du sang sacré.

nique ⁴⁶, sa dépouille git sous un arbre dans l'allée appelée Lorenz-garten. — Poète jusqu'à la fin, un reflet de poésie éclaire encore l'acte de ses dernières volontés. « Je veux, dit Vogelweide dans son testament, que les oiseaux trouvent des grains de froment et à boire sur mon monument funéraire. On creusera donc, dans la pierre sous laquelle je dois reposer, quatre petits trous pour y déposer la nourriture de chaque jour. » Peut-être trouvera-t-on que la fondation eût été plus chrétiennement appliquée aux besoins des hommes qu'à ceux des animaux. Au moins les chanoines de Würzburg en jugèrent ainsi et changèrent les grains pour les oiseaux en pains blancs qu'on leur distribuait le jour anniversaire de la mort de Vogelweide. Dans l'allée de la croix de Neuenmunster on grava une épitaphe en vers latins dont voici le sens : Toi qui vivant fus la pâture des oiseaux ⁴⁷, fleur d'éloquence ! bouche de Pallas ! afin que tu puisses aujourd'hui recevoir le prix céleste de ta piété, que chacun, en lisant ceci, dise : Dieu fasse paix à son âme !

⁴⁶ Le Würzburger Liederhandschrift et Oberthur dans les *Minne und Meistersänger aus Franken*, etc. Würzburg, 1810. page 30. — *Göttingen Gelehrten Anzeigen* 1818.

⁴⁷ Allusion dans le goût du temps au nom de Vogelweide qui signifie littéralement prairie, pâture des oiseaux. Vogel-weide.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

Table des Matières.

LITTÉRATURE.

Littérature étrangère. M. Mickiévicz, . . .	99, 191, 239, 308
Le château de Habsbourg,	173
Sandy, ou les Célibataires. Nouvelle,	449, 497, 541

CRITIQUE.

Chants d'un Voyageur, par L. Delâtre,	225
Glanures d'Esopo, par J. J. Porchat,	274
Histoire générale de l'établissement du Christianisme, par A. Bost,	563
Des systèmes hypothécaires, par P. Odier,	376
Port-Royal, par C. A. Sainte-Beuve,	482

POÉSIE.

L'hirondelle et le canard. Conte,	57
Une voix de salut, ou Saint-Nicolas de Fribourg, par J. J. Porchat,	88
Les Faucons de Crécy ou la vanité nationale, par J. J. Por- chat,	486
A M. Mickiévicz, par L. Delâtre,	557
Les Ruines, par Fréd. Troyon,	589

PHILOSOPHIE.

De l'âme et du corps. Fragment d'une introduction à la psychologie; par C. Secretan,	287
---	-----

PÉDAGOGIE.

Assemblée des philologues et des instituteurs allemands, à Mannheim,	45
---	----

SCIENCES NATURELLES.

Géographie botanique, 422

HISTOIRE.

Fribourg au moyen-âge, 26

Une question à propos de l'ouvrage de M. Hisely, sur l'origine des libertés des Waldstetten, 91

Comme on vivait jadis dans la patrie de Vaud, 129

Une ambassade des cantons évangéliques de la Suisse au duc de Savoie, 260

Société d'histoire de la Suisse romande. — Sa réunion à La-Sarraz, 454

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

L'Université de Bâle, par C. F. Girard-Blumer, 155

Les Troubadours ou Minnesænger suisses, par A. Daguët, 540

BIOGRAPHIE.

Notice sur M. le professeur Develey, 3

Jean-André Venel, d'Orbe; par J. DelaHarpe, D. M., 595

VOYAGES.

Les Alpes dinariques et la Dalmatie, 68

Souvenirs d'Italie. — Visite à Thorwaldsen. — Course à Tivoli, 209

VARIÉTÉS.

Un herbier national, 545

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE, 95, 150, 189, 253, 359, 391, 442, 498, 631.